



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2016

DIAMOND ISLAND

កោះពេជ្រ

UN FILM DE DAVY CHOU





PRESSE

MAKNA-PRESSE

CHLOÉ LORENZI - 06 08 16 60 26

PAULINE GERVAISE - 06 71 74 98 30

177 rue du Temple - 75003 Paris

Tél. : 01 42 77 00 16

DISTRIBUTION

LES FILMS DU LOSANGE

RÉGINE VIAL / CAMILLE VERRY / GREGORY PÉTREL

22, avenue Pierre 1^{er} de Serbie - 75116 Paris

Tél. : 01 44 43 87 15 / 16 / 17

www.filmsdulosange.fr

à Cannes

Résidence du Gray d'Albion

64 Ter, rue d'Antibes / code 2640 A / Entrée 3A

4^{ème} étage / Appartement n°4A1 - 06400 Cannes

Tél. : 04 93 68 44 46

AURORA FILMS présente



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2016

DIAMOND ISLAND

កោះពេជ្រ

Un film de **DAVY CHOU**

FRANCE / CAMBODGE / ALLEMAGNE / QATAR / THAILANDE

1H43 • 2016 • 1.85-2K • COULEUR • SON 5.1

*Photos téléchargeables sur
www.filmsdulosange.fr*



Diamond Island est une île sur les rives de Phnom Penh transformée par des promoteurs immobiliers pour en faire le symbole du Cambodge du futur, un paradis ultra-moderne pour les riches.

Bora a 18 ans et, comme de nombreux jeunes originaires des campagnes, il quitte

son village natal pour travailler sur ce vaste chantier. C'est là qu'il se lie d'amitié avec d'autres ouvriers de son âge, jusqu'à ce qu'il retrouve son frère aîné, le charismatique Solei, disparu cinq ans plus tôt. Solei lui ouvre alors les portes d'un monde excitant, celui d'une jeunesse urbaine et favorisée, ses filles, ses nuits et ses illusions.



ENTRETIEN AVEC DAVY CHOU

/ J'ai le sentiment qu'avec votre documentaire "Le sommeil d'or" vous vous confrontiez à une tradition cinématographique, certes ici perdue, qui passait aussi par le cinéma de genre. Est-ce que c'était là le passage adéquat pour ensuite vous confronter à la fiction sur un long métrage ?

Le prolongement naturel entre les deux films se situe pour moi au niveau de la question du présent du Cambodge et de sa jeunesse. Dans "Le sommeil d'or", qui était un documentaire sur les traces du cinéma cambodgien disparu, ce n'était certes pas le sujet, mais le défi était de partir du présent pour y faire resurgir le passé, et les jeunes y tenaient une place périphérique mais cruciale, entre amnésie et réveil. Et quand j'ai fini le film, je n'avais qu'une seule envie, c'était de faire une fiction avec la jeunesse comme pivot et de plonger pleinement dans ce présent-là. Au-delà de ça, les questions de forme et de mise en scène me semblent strictement les mêmes entre le documentaire et la fiction.

/ A quel moment vous êtes-vous lancé dans l'écriture de "Diamond Island", et comment s'est intégré dans ce processus le court-

métrage "Cambodia 2099" (2014) ?

J'ai travaillé pendant un an sur un scénario de long métrage en 2012, mais, en retournant au Cambodge en 2013 je me suis rendu compte que ça ne fonctionnait pas et j'ai décidé de l'abandonner. Même si ça n'avait rien à voir avec *Diamond Island*, c'était néanmoins un récit sur la jeunesse. Et c'est en retournant sur *Diamond Island*, où en 2010 j'avais déjà tourné quelques images intégrées à la fin du *Sommeil d'or* que ça s'est imposé comme une évidence : c'est là qu'il fallait faire le film. Sans scénario et sachant que le développement d'un long métrage me prendrait encore deux à trois ans, je me suis lancé dans le tournage de *Cambodia 2099* en improvisant en quelques jours une histoire se déroulant à *Diamond Island*. Ça a été salvateur pour moi de renverser le processus habituel : tourner d'abord afin de libérer l'inspiration pour écrire le long. Le scénario de *Diamond Island* s'est écrit en 18 mois, longtemps seul, puis, pour apporter un second souffle, la scénariste Claire Maugendre m'a rejoint et nous avons fini l'écriture ensemble.

/ Que représentait ce lieu pour vous ? Un espace mutant, la manifestation brutale



et rapide de la globalisation et de la modernité dans un pays qui n'a pas totalement digéré son passé ?

Pour moi c'est un lieu qui incarne plus que tout autre le rapport, passionnel et cruel, entre la jeunesse et le mythe de la modernité en marche du pays. Le point de départ, c'est de voir la relation entre Diamond Island et les gens qui, de jour, la construisent, mais aussi ceux qui, le soir venu, s'y retrouvent - des centaines de jeunes en scooter qui tournent en rond dans l'île, qui regardent avec des yeux émerveillés ces constructions non finies, ces pancartes montrant un Cambodge du futur ressemblant aux Champs-Élysées. Il y a une espèce de surgissement brutal de la modernité dans un pays qui n'a pas du tout été habitué à ça. Le pays est comme précipité dans le futur, et la jeunesse qui est née pendant une période de privation consé-

-quente à une Histoire excessivement tragique y perd ses repères. Le film s'articule autour du désir, à la fois naïf, violent et sans recul qu'engendre ce surgissement, et ce à tous les niveaux de la société.

/ Cette violence d'apparition, est-elle aussi là pour liquider un passé non totalement réglé ?

Ce qui étonne dans Diamond Island, et par extension dans tous les grands projets de construction apparus ces dernières années au Cambodge, c'est l'absence de trace du passé, de l'histoire, de la culture. Je suis frappé de voir cette amnésie en marche, cette façon de mettre le passé sous le tapis en embrassant la modernité. J'ai trouvé intéressant que le film fasse le même geste, en s'immergeant pleinement dans ce monde nouveau, même s'il reste des petits signes du passé : la

campagne au début, quelques évocations de ce qu'était l'île avant, d'autres au passé d'avant les Khmers rouges... Mais rien de plus. Car ce saut aveugle dans le présent est aussi, par ricochet, un effacement du passé.

/ J'imagine que vous avez eu recours à des comédiens non professionnels. Où et comment les avez-vous trouvés ?

Il n'y a pratiquement pas d'acteurs professionnels au Cambodge, l'industrie cinématographique et télévisuelle est encore en développement, et le jeu prôné reste très outrancier. Il me fallait donc trouver des jeunes acteurs sans expérience. Pendant 4 mois j'ai arpenté avec mon équipe Phnom Penh et ses environs à la recherche des personnages. J'ai fréquenté beaucoup de chantiers, des sorties d'usines, des clubs pour ouvriers. Et passé beaucoup de temps

sur Diamond Island même. Le casting sauvage, j'ai appris que c'est quelque chose qui se base avant tout sur de l'intuition, et qu'il faut apprendre à se faire confiance. Le personnage de Bora, je l'ai repéré en passant à moto dans la rue, alors qu'il était rabatteur pour des chauffeurs de taxi-van. Il avait une lueur dans les yeux qui m'a appelée. Dy, l'ami de Bora, était vraiment ouvrier sur les chantiers de Diamond Island. Aza, le personnage féminin, je l'ai trouvée sur Diamond Island aussi, alors qu'elle traînait le soir avec ses copines. Et Solei, le grand frère, est un peintre très talentueux dont j'avais entendu parler. Il n'y a guère que l'acteur qui joue Virak, le chef de la bande, qui avait une expérience de jeu : c'est un clown et il a joué sous la direction de Georges Bigot dans la pièce d'Hélène Cixous *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*.



/ Les comédiens apportent leur propre vécu, cela a-t-il eu une incidence sur la narration ?

Ce que je n'avais pas prévu au départ, c'est que la personnalité des acteurs transforme à ce point les personnages. Quand vous écrivez un personnage, c'est toujours une projection, et ce qui est passionnant c'est quand cette projection rencontre l'altérité d'un acteur, avec sa personnalité, son histoire, ses propres émotions. Le Solei de mon scénario étant sans doute moins mystérieux et

moins sensible que ce qu'a proposé Nov Ceanick. Samnang Nut, le clown, a amené une dimension franchement bouffonne au personnage de Virak. Et, concernant Aza, je pense que j'avais composé un personnage beaucoup moins intéressant que ce qu'a proposé l'actrice.

/ Elle a donc d'une certaine façon remodelé le récit ?

Déjà à l'écriture du scénario il y avait ce pari d'un personnage qui rentre dans le dernier

tiers du film pour l'amener dans de nouvelles contrées, mais j'ai l'impression que c'est sa personnalité, son mélange de vitalité et d'insolence qui a permis à ce détour de fonctionner, comme si un ouragan traversait soudainement le film. Le personnage a par ailleurs été renommé pour l'occasion puisque la comédienne s'appelle vraiment Aza. Mais de la même façon, la rencontre avec l'acteur qui joue Bora, Nuon, a été déterminante. Comme les acteurs n'avaient aucune expérience et n'avaient pas forcément

d'envie *a priori* de jouer dans un film, on a passé plusieurs mois après le casting à les faire répéter avec mon assistante Meas Sreylin. Mais dans un premier temps ce n'était pas vraiment des répétitions, plutôt des ateliers où ils apprenaient à bouger, à se regarder, à exprimer des émotions. Et moi pendant ce temps j'apprenais à les connaître et je modifiais leurs personnages. Et j'ai tellement filmé le visage de Bora lors de ces séances, que je crois que j'ai fini par en connaître toutes les plus fines modulations émotionnelles ! L'une des scènes les plus mémorables à tourner a été celle du baiser, car Bora n'avait encore jamais embrassé une fille. On a fait plein de prises où il s'arrêtait juste avant l'acte, tétanisé, et ça a créé une tension euphorique où toute l'équipe n'attendait plus que ça, le premier baiser de notre acteur principal. Du coup on ne l'a eu qu'une fois, son vrai premier baiser, et je suis super ému quand je regarde cette scène.

/ Vous avez recours à un récit assez classique, mais vous l'injectez dans un environnement en pleine mutation.

J'avais effectivement la volonté d'écrire un récit très simple et très classique, suivant le parcours du personnage principal, Bora, et en même temps, de tisser autour de lui un réseau de personnages très vivants, qui chacun aussi évolue, afin de dessiner tout un monde en mouvement. Et parallèlement à cette ligne claire, je me suis amusé à glisser dans le film des formes moins classiques, comme l'insertion de vidéos promotionnelles ou Youtube, des plans au drone, des nuits américaines, quelques effets spéciaux

« magiques »... Avec le souci de me sentir très libre, d'essayer de faire un film généreux, avec sa forme et avec ses personnages, et de ne surtout pas avoir peur de l'hétérogène.

/ Cette hybridation, qui parfois se retrouve au sein d'un même plan, est l'écho d'un mélange propre à Phnom Penh et Diamond Island. On peut avoir dans le même cadre le chantier, la pauvreté, et le luxe des immeubles, les signes de richesse.

D'où l'utilisation fréquente du plan large pour inscrire constamment les personnages dans le décor, pour sentir ce dialogue permanent qui se joue entre l'île et ses jeunes habitants, et en même temps de jouer sur les distances. Parce que finalement, tout est affaire de distance et de rapprochement dans le film : comment Bora essaie de réduire en vain la distance qui le sépare de son frère Solei. Comment Bora s'éloigne inexorablement de son groupe d'amis ouvriers, dont son meilleur ami, Dy, sur lequel il promet pourtant de veiller au début du film. Ou, de façon plus triviale, mais pas tant que ça, la distance à combler entre les garçons et les filles, et qui passe de façon très concrète par le jeu d'une main caressant délicatement un ventre dans la nuit... Et je n'ai rien inventé ! J'ai juste passé des soirées entières à observer les jeux amoureux auxquels s'adonnaient les couples sur l'île...

/ Il y a deux séquences qui proviennent clairement du jeu vidéo.

Diamond Island, c'est un monde complètement faux, c'est le règne de l'artifice dans un

pays toujours parmi les plus pauvres du monde, à quelques encablures de Phnom Penh qui porte encore la trace de l'Histoire. Dans la recherche esthétique du film, je me suis très vite intéressé aux mondes virtuels et à la question de l'image numérique. On est donc allé voir avec le chef opérateur Thomas Favel du côté des rares expérimentations du cinéma commercial à travers l'image numérique. Il y a les derniers films de Michael Mann et *Miami Vice* en particulier, avec le jeu sur la couleur et la matière de l'image. Ou *Spring Breakers* d'Harmony Korine, pour l'esthétique fluo, *Speed Racer* des Wachowski. Néanmoins, ces exemples ont été un viatique pour nous, nous poussant à dialoguer avec l'image du jeu vidéo, des clips contemporains comme ceux de Kendrick Lamar, du manga ou encore avec le travail du plasticien James Turrell. De la même manière, concernant le son, on a essayé, avec le sound designer Vincent Villa, de travailler les différents espaces de Diamond Island comme autant d'identités sonores autonomes, de même que le traitement des jours est différent de celui des nuits. Dans certaines scènes, on a aussi poussé les voix et les ambiances vers plus d'artificialité, par exemple avec des post-synchronisations volontairement marquées, où les voix apparaissent à la fois très décollées, proches et chuchotées, avec toujours cette attention à aller chercher la vérité malgré l'artifice.

/ Ou travailler la vérité en passant par le tamis de l'artifice ?

Absolument. Mais plutôt qu'une vérité du réel, je parlais d'une vérité des émotions, qui est vraiment ce qui a guidé le film. Au fond,



je souhaitais que, à travers un regard sans jugement, on puisse réussir à épouser vraiment le regard des personnages par rapport à leur environnement, qu'on éprouve le désir et le sentiment d'émerveillement que peut avoir un jeune de 20 ans qui vient de la campagne, qui n'a jamais été confronté à la capitale et qui découvre tout d'un coup ce monde factice qui produit en lui des émotions fortes. Il faut reconnaître que quand vous allez pour la première fois à Diamond Island, vous avez le sentiment de vous retrouver dans un immense studio de cinéma, type Universal. Du coup c'est un lieu propice à une certaine dimension fantastique, qui s'insinue peu à peu. Il y a ce côté hypnotique de l'île qui fait que petit à petit les personnages sont baignés dans un creuset onirique de sons, de couleurs, d'images. J'ai rencontré des centaines de jeunes pour le casting et à chaque fois je voyais bien que Diamond

Island les faisait rêver. Le sujet du film c'est ce rêve, mais c'est aussi la part de désillusion inhérente à tout enchantement.

/ Le cauchemar tapis sous le rêve ?

Oui, il y a une lente et inexorable avancée vers la tragédie, mais qui travaille tout en douceur. Je ne voulais pas montrer les choses de façon dichotomique, plutôt glisser cette part d'inquiétude à l'intérieur même d'images très colorées, fluorescentes. Rendre compte de la profondeur des choses mais uniquement en travaillant la surface, comme si la poésie et le cauchemar marchaient main dans la main. Le film est aussi un récit moral qui pose la question du prix à payer, et je cherchais à trouver une couleur de l'ordre de la tragique légèreté, de mêler la joie et la mélancolie. Il y a une attraction vers la fin des choses, et le cœur du film est aussi là, dans la question de la perte de l'insouciance, des



choses et des gens qu'on laisse à côté à mesure que l'on traverse la vie. C'est ce que va apprendre le personnage de Bora.

/ Concernant la musique, là aussi on est sur des régimes de sons et de compositions différents. Avec qui avez-vous travaillé ?

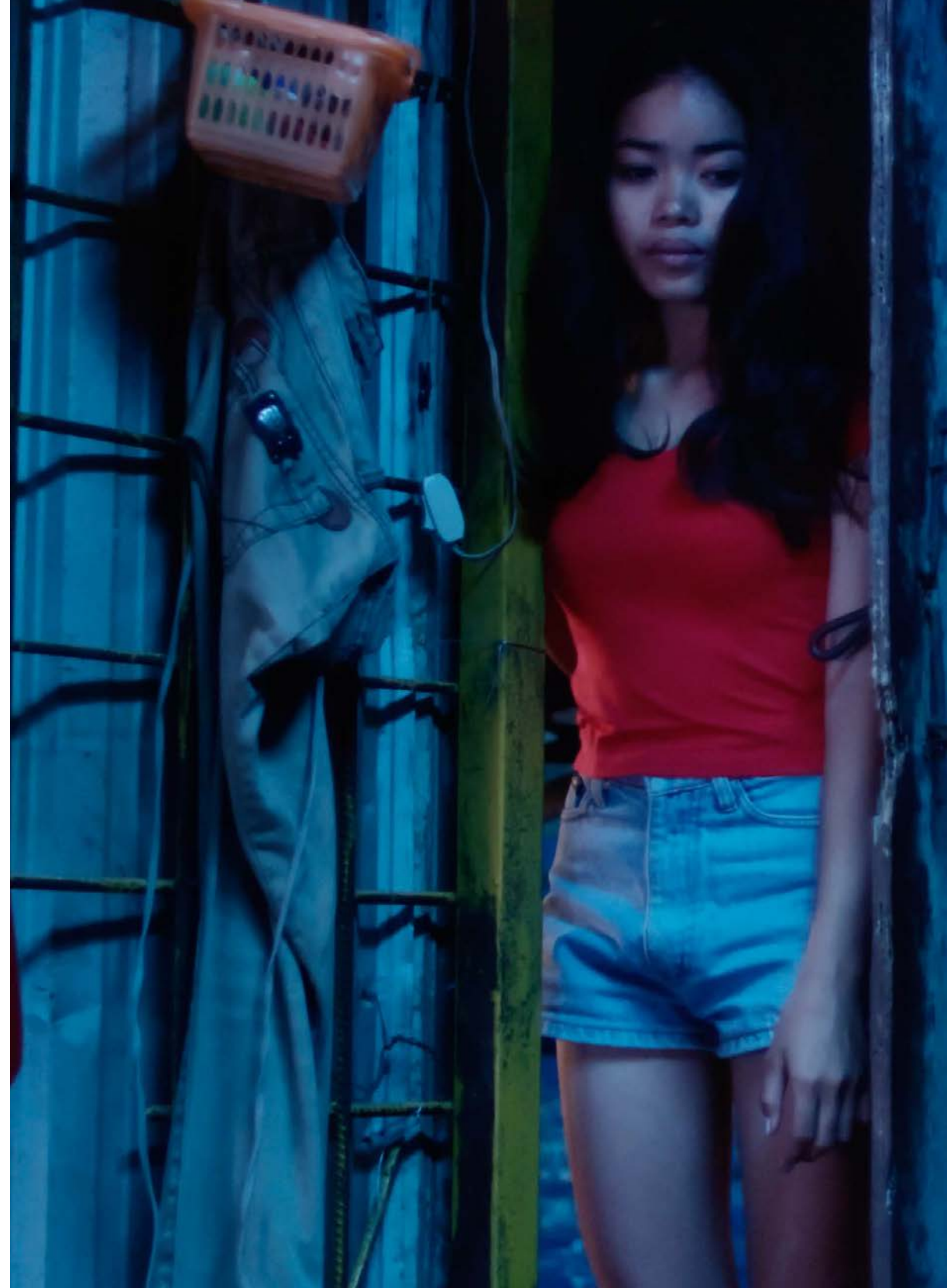
Il s'agit de deux musiciens amis, Christophe Musset et Jérémie Arcache, ex-membres du groupe Revolver. Nous avons beaucoup discuté en amont et ils m'ont envoyé des premières compositions dès la préparation, que j'ai pu utiliser au moment du tournage, notamment car nous montions en parallèle. Je ne sais pas dans quelle mesure cela a pu affecter ma façon de tourner mais il est certain que la couleur émotionnelle créée par la musique donne aussi le ton du film. Notre approche, c'était de ne pas avoir peur des sentiments, de l'empathie voire de l'emphase, et de proposer une musique là aussi hétérogène, qui mélangerait

couleurs orchestrales et couleurs synthétiques, avec des magmas de sons puis au-dessus des notes claires. Ils ont ensemble créé une musique formidable qui à mon avis épouse totalement l'esprit du film.

/ Vous évoquiez l'industrie cinématographique balbutiante du pays. Tournez-vous aussi au Cambodge pour être face à un territoire où tout est possible ?

Après *"Le sommeil d'or"*, je me suis posé la question de tourner en France ou au Cambodge, et j'ai suivi mon désir de prolonger le geste du documentaire vers autre chose. J'ai compris que retourner au Cambodge, pour moi, c'est me confronter à cette question de l'étonnement, de la possibilité d'une première fois – qui rencontre du coup le sujet du film, l'histoire des personnages, et le lieu.

Entretien réalisé à Paris, avril 2016





DIAMOND ISLAND

Diamond Island, Koh Pich en khmer – est une île à la confluence des fleuves Tonle Bassac et du Mékong, juste sur les rives de la partie continentale de Phnom Penh. Autrefois, ce bout de terre d'origine alluviale était le refuge de quelques familles de pêcheurs et de maraîchers. En 2006, ces familles ont été déplacées suite à l'association d'un fonds d'investissements chinois et de l'Overseas Cambodian Investment Company (OCIC), filiale de la Canadia Bank, une des plus grandes banques du Cambodge, ceci avec le soutien du gouvernement, afin de développer un projet d'aménagement de l'île qui s'élève à plusieurs milliards de dollars.

L'ambition de cette vaste opération de promotion immobilière était de faire de Diamond Island une vitrine du développement du Cambodge et de son entrée dans la mondialisation. L'île, qui cible pour clientèle les classes moyennes et aisées, attire les foules, et surtout la jeunesse phnompenhoise

qui en a fait un de ses lieux de rencontre favoris.

Aujourd'hui, cent hectares de terrain ont été aménagés. L'hôtel de ville d'inspiration gréco-romaine, les lotissements résidentiels d'Elite Town, la Canadia International School ainsi que diverses infrastructures dédiées aux loisirs sont déjà en service mais les réalisations les plus ambitieuses – les séries d'immeubles de grand standing Elysées et Casa Meridian, une réplique du Marina Bay Sands de Singapour baptisée Riviera ainsi que Diamond Tower, une tour de 555 mètres – sont en chantier ou pas encore sorties de terre.

Diamond Island est le symbole de l'internationalisation des modes de construction en Asie du Sud-Est, caractérisée par un retrait de la planification urbaine et une multiplication des projets privés qui mettent en avant de nouveaux quartiers à destination de populations étrangères et locales solvables. ■

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par **Davy Chou** • Écrit par **Davy Chou**, en collaboration avec **Claire Maugendre** •
Produit par **Charlotte Vincent** • Coproduit par **Davy Chou, Hanneke van der Tas, Michel Merkt, Consuelo Frauenfelder, Soros Sukhum** • Image **Thomas Favel** • Son **Vincent Villa** • Montage **Laurent Leveneur** • Musique originale **Jérémie Arcache** et **Christophe Musset** • Direction artistique **Kanitha Tith** • Étalonnage et effets spéciaux **Yannig Willmann** • Électricité **Bertrand Prévot** • Décors **Samnang Pak** • Costumes **Samphors Chorn** • Premier assistant **Olbek Martel** • Coach acteurs et 2^{ème} assistante **Sreylin Meas** • Scripte **Chamroeurn Phoeurk** • Direction de production **Sébastien Lepinay** • Direction de post production **Katia Khazak** •
Produit par **Aurora Films** • Coproduit par **Arte France Cinéma, Anti-Archive, Vandertastic, Michel Merkt, Garidi Films, Vycky Films, 185 Films, VS Service** • Avec la participation de **Arte France, l'Aide aux Cinémas du Monde – CNC – Ministère des Affaires étrangères et du Développement international – Institut Français, CNC et Filmförderungsanstalt, Doha Film Institute, Hubert Bals Fund, Asian Cinema Fund, Région Normandie** • Prix **Arte International à l'APM du BIFF** • Distribution France et Ventes Internationales **Les Films du Losange**

LISTE ARTISTIQUE

Bora Sobon Nuon • **Solei Cheanick Nov** • **Aza Madeza Chhem** • **Dy Mean Korn** • **Virak Samnang Nut** • **Lakena Samnang Khim** • **Mesa Sophyna Meng** • **Lida Jany Min** • **James Sreyroth Dom** • **Blue Batham Oun** • **Pinky Sreyleap Hang** • **Ana Phara Phon**





De gauche à droite :

DY - MEAN KORN
BORA - SOBON NUON
VIRAK - SAMNANG NUT
MESA - SOPHYNA MENG

DAVY CHOU

- 2016 -

DIAMOND ISLAND

(Long métrage)

Semaine de la Critique - Cannes 2016

- 2014 -

CAMBODIA 2099

(Court métrage)

Quinzaine des Réalisateurs - Cannes 2014

Festival de Rotterdam

Festival de Clermont-Ferrand

Grand Prix Curtas Vila do Conde

Grand Prix Festival d'Hiroshima

Grand Prix Festival de Vendôme

- 2011 -

LE SOMMEIL D'OR

(Long métrage documentaire)

Forum - Festival de Berlin 2012

Festival de Busan 2011

- 2008 -

EXPIRED

(Court métrage documentaire)

Festival Entrevues de Belfort 2008

- 2006 -

LE PREMIER FILM DE

DAVY CHOU

(Court métrage)



